

Mettre les voiles

Je me suis assise pour être un peu à l'ombre et ils ont cru à un malaise à cause de la chaleur. La tête me tourne, en effet, mais pour une tout autre raison. Je suis ailleurs, seule au milieu des autres. Les femmes parlent et rient en cousant, les hommes sont moins loquaces. La couture des voiles, c'est la partie des femmes. Ils savent que du travail de nos mains dépendent la solidité des attaches et la résistance des voiles dans les bons comme dans les mauvais vents. Alors ils parlent peu. Ils ne cousent pas, mais ils restent là car il faut le meilleur travail possible. Nous cousons les voiles depuis toujours, mais c'est plus fort qu'eux, ils se doivent d'être présents, attentifs à chacun de nos gestes. Sans cela, ils ne pourraient pas avoir confiance. Ils auraient l'impression d'avoir laissé une chance à la *mala suerte* de monter à bord.

Antonia est rayonnante, exaltée à l'idée de son mariage prochain. Elle babille sans relâche et prend mes sœurs à témoin de son bonheur. Près de moi, notre mère écoute sans en avoir l'air, elle se demande sûrement quand ce sera notre tour : trois filles à marier, ce ne sera pas une mince affaire. C'est ainsi depuis toujours, les femmes travaillent épaule contre épaule pour que leurs hommes aillent affronter les éléments. Moi, je pique, je transperce, je tire, je serre les fils et aussi les lèvres pour ne pas parler, pour ne pas me dévoiler. Je m'efforce de garder un demi-sourire pour avoir l'air de partager leur bonne humeur. Mais mes pensées s'évadent, à l'intérieur.

Derrière moi, quand les voix se taisent un instant, je l'entends. Celle qui régenté nos vies. Celle qui nous concède quelques miettes de ses richesses, à force de sueur, de patience, d'entraide et de courage. Celle qui se déchaîne et reprend tout, quand elle le veut, l'immense et impitoyable ogresse ! Quand on naît fille de pêcheur, il n'y a pas à se poser la question d'aimer ou non la mer : elle est notre passé, notre présent, notre avenir. Nous sommes toutes filles, femmes et mères de pêcheurs. C'est ainsi. Souvent veuves, ou orphelines, ou les deux. Et il n'y a pas de mot pour désigner celles qui perdent leurs enfants... Jusqu'à ce matin, j'endurais, à contrecœur, résignée...

Le 20 octobre 1892, la mer m'a repris deux oncles, un frère, deux cousins. On ne compte pas plus loin, il y aurait trop de morts à pleurer. Les anciens disent que la dernière décennie a été particulièrement mauvaise. Mais, quand j'écoute parler les anciennes entre elles, j'ai plutôt le sentiment que cela a toujours été ainsi. Je crois qu'ils disent cela pour se rassurer, pour se convaincre que les années à venir seront moins meurtrières. La mer donne et reprend, comme le soleil se lève et se couche, c'est l'ordre des choses, immuable. Ici, les hommes ne sont pas tout à fait des êtres de la terre, du continent. Avant même de naître, leur destin est écrit dans l'écume où ils

finiront probablement leur vie. Nous, au contraire, nous naissons, vivons et mourrons à terre. Seules nos pensées tentent d'accompagner les hommes en mer, quand le ciel se charge de noir et que les flots se déchaînent. Nous nous en remettons à la *Virgen del Carmen*, sainte patronne des pêcheurs, et nous lançons nos prières, dérisoires, contre le vent... Parfois aussi, certaines tentent de rejoindre leur amour perdu, mais ça, on se garde bien de l'évoquer autrement qu'à demi-mot et à voix basse. Surtout, ne pas attirer le malheur en parlant de lui.

Jusqu'à ce matin, je ne pensais pas possible de faire autrement, d'échapper à la malédiction. Mais, maintenant mon cœur bat la chamade quand j'y pense. Et, à vrai dire, je ne pense qu'à cela ! Miguel, mon beau Miguel, si tu savais... Miguel est le frère d'Antonia. Nous nous connaissons depuis toujours. Mais, depuis quelque temps, nous nous connaissons... d'une autre manière. Si cela se savait, cela deviendrait définitif, que nous le voulions ou pas, alors nous nous cachons.

Pedro est penché au-dessus de moi. « Serre bien les nœuds, Alba, serre bien ! ». Pedro, c'est le seul oncle qu'il me reste. S'il pouvait s'éloigner un peu de moi, je respirerais moins mal. Je ne peux pas lever les yeux, j'ai trop peur qu'il me sonde, trop peur qu'il devine ce que je cache, dans ma tête et puis, surtout, sous cette grande voile...

Cette belle toile blanche, souple et lumineuse, qui battra dans le vent, qui permettra aux hommes d'aller le chercher, ce poisson qui nous permet à peine de vivre. Je sais bien que c'est ainsi qu'ils la voient, tous : le meilleur tissu et de la belle ouvrage. Mais moi, en piquant la voile, j'ai l'impression de coudre un immense linceul. Celui de Miguel peut-être, et du fils que je porte ? Ou, si c'est une fille, celui qui la fera veuve ? Alors je voudrais me lever et lacérer toutes les voiles de la côte pour que, plus jamais, aucun homme n'aille se perdre en mer, pour que, plus jamais, aucune femme ne reste seule avec ses prières et ses larmes sur le bord de la terre. Ne pas les laisser monter maintenant, mes larmes, ne pas faiblir. Pedro, attentif à tout, n'est jamais loin, et mon père non plus, il ne faut pas qu'ils s'aperçoivent de mon émoi.

Une seule personne sait. C'est la vieille Josefa. Quand je suis allée la voir ce matin pour lui demander des herbes pour mes haut-le-cœur, elle a compris tout de suite. Avant moi. Elle ne me l'a fait comprendre qu'avec des gestes et avec les yeux, pour que cela reste un secret. Elle ne parlera pas. Du moins, je l'espère ! Pas tout de suite en tout cas. Si je fais ce qu'il faut...

Mais ce soir, quand nous porterons la voile jusqu'à la barque et que je verrai Miguel, il ne me faudra pas vaciller. Je sais bien qu'il ne pourrait pas me comprendre, la mer scintille dans ses yeux même quand c'est moi qu'il regarde. Elle le tient bien plus puissamment qu'aucune femme ne pourrait le faire jamais. Pardon Miguel, pardon mon amour pour ce que je m'appête à faire. C'est que je ne peux porter dans mon ventre à la fois la peur et la vie. Je dois en finir avec ce poids qui m'accable et m'opprime. Je rêve d'une terre, une vraie terre, ferme et sûre, où la mer n'avale pas les

hommes. Je rêve de ne plus être à la merci de son appétit insatiable. Je rêve de ne plus entendre, au marché, ces femmes, venues de la ville, qui ne savent rien de notre misère et de nos deuils, dire que notre poisson est trop cher ! Je rêve d'un miraculeux silence qui remplacera, enfin, la rumeur lancinante de la mer portée par les vagues qui me susurre, inlassablement : « Quand je l'aurai décidé, je reprendrai Miguel, tu le sais bien. Comme les autres, il m'appartient... »

*

La nuit venue, personne n'a vu l'ombre menue, chargée d'un baluchon, quitter El Cabañal et marcher sous les étoiles en direction des montagnes. Au village, personne n'a plus jamais entendu parler d'Alba. Elle, n'a revu la côte que plus de 40 ans plus tard, en 1937, pour participer avec sa petite-fille Lucía, au congrès de la Fédération nationale du mouvement Mujeres Libres à Valence.